


Françoise Collinet

Université Jagellonne
francoise.collinet@uj.edu.pl

 <http://orcid.org/0000-0001-7520-2000>

DE LA CRITIQUE
DE LA DICHOTOMIE *FAITS /*
VALEURS À LA REDÉFINITION
DE LA PLACE DES SCIENCES
DANS LA *NOUVELLE*
RHÉTORIQUE

From the Critique of the Dichotomy between *Facts* and *Values* to the Redefinition of the Place of Science in the *New Rhetoric*

ABSTRACT

The word “rhetoric”, which has crossed the centuries, can be found at the confluence of various disciplines (philosophy, linguistics, law, communication). It is much less spontaneously associated with the sciences. However, Perelman suggests a kinship between his concerns and the work of certain epistemologists (e.g. Polanyi, Kuhn, Gonthier). Above all, we would like to show how, through a rather formal mechanism and a wise limitation of its programme, the *New Rhetoric* manages, in our opinion, to escape the pitfall of absolute relativism.

KEYWORDS: *New Rhetoric*, argumentation, epistemology, science, universal audience.

*If we decided to examine the universe objectively (...),
this would result in a lifelong preoccupation with interstellar dust.*

Michael Polanyi

Le propos du présent article est de revenir sur la relation entre la *Nouvelle Rhétorique* (NR) et les sciences. Cette relation a suscité l’interrogation dans la mesure où elle laisse dans l’ombre le statut des sciences et donc des sciences exactes (e.g. Plantin, 2004 : 76 ou Meyer, 1999 : 266). Nous voudrions montrer comment, à notre avis, Perelman parvient à intégrer les discours scientifiques au champ de l’argumentation tout en évitant l’écueil du relativisme absolu.

Partons de cette conclusion de Danblon (2004 : 35–36) au sujet de l’auditoire universel : « éclairé par l’évolution de notre rationalité, le pari de Perelman est gagné : la dialectique est replacée au cœur de la rhétorique ». Autrement dit, la dialectique, en tant que discussion rationnelle et argumentée censée mener à une vérité acceptée de tous, est

considérée comme un sous-ensemble parmi les situations rhétoriques possibles. Le propos de Danblon porte cependant essentiellement sur des questions éthiques et juridiques qui constituent, en effet, le point de départ du projet perelmanien. Si nous prolongeons la conclusion de Danblon, deux options s'ouvrent à nous. Nous pouvons considérer que, lorsqu'elle recourt aux expériences de laboratoire ou à des méthodes de démonstration empruntées aux disciplines formelles, la science constitue un ensemble distinct et détaché de l'espace rhétorique ; il y aurait d'une part la science qui parle objectivement du vrai et de l'autre la rhétorique qui se limite au champ du probable et du vraisemblable. L'autre option, au contraire, inclut l'ensemble des discours scientifiques dans le champ de l'argumentation. Cette seconde position pourrait être résumée par une formule de Latour (1995 : 57) : la science correspond au passage « d'une rhétorique plus faible à une rhétorique plus forte ». Si on admet que les théories scientifiques doivent être falsifiables, on suppose la coexistence de théories concurrentes et donc le débat, c'est-à-dire le recours à l'argumentation. En fin de compte, même si le contenu de ces débats obéit aux exigences propres d'une discipline particulière, la structure des échanges relève, globalement, de l'argumentation.

C'est donc la seconde option (la science comme une rhétorique « plus forte », voire beaucoup plus forte) que nous explorons ici. Cette proposition nous semble autorisée par certaines remarques de Perelman. Dans des textes postérieurs au *Traité de l'argumentation* (désormais TA), Perelman (1979 : 101 ; 1968 : 232–241 ; 2012a : 35) déclare reconnaître ses propres intuitions dans des travaux épistémologiques parus à peu près à la même époque. *Personal Knowledge* de Polanyi sort la même année que le TA, en 1958 ; *La structure des révolutions scientifiques* de Kuhn date de 1962. Perelman (e.g. 2012b : 11, 136 ou 259 ; voir aussi TA, § 30 : 162) a manifestement suivi attentivement le développement de la revue *Dialectica* fondée en 1947 par Gosseth (que Perelman cite de façon prioritaire), Bachelard et Bernays.

Il n'est pas possible de présenter ici un commentaire précis des liens qu'on peut tisser entre la NR et ces différents travaux épistémologiques. Limitons-nous pour l'heure à quelques remarques sur le livre de Polanyi que Perelman cite souvent. Dans *Personal Knowledge*, Polanyi, qui s'est intéressé à des domaines très divers, se présente plutôt comme un chimiste, ce qui le conduit à exclure de son propos l'histoire, la littérature et le droit (Polanyi 1992 : 84). Il semble légitime de penser que ces références à Polanyi (et à d'autres philosophes des sciences) témoignent d'une volonté d'élargir le champ de l'argumentation à l'ensemble des disciplines scientifiques non formelles.

Son intention, Polanyi (1992 : vii) la résume en peu de mots. Il s'attend à ce que l'expression *Personal Knowledge* soit interprétée comme une contradiction dans les termes puisque, en principe, la science ne peut qu'être objective et impersonnelle. Cette affirmation du caractère personnel et « incarné » de la science va de pair avec la constitution d'un auditoire : le scientifique s'adresse à quelqu'un. C'est très visible lorsque, comme Pasteur, des scientifiques défendent avec virulence leurs propositions face à un auditoire de pairs réticents. Mais, poursuit Polanyi (1992 : 27), cette nécessité de transmettre sa conviction à ceux à qui on s'adresse est également à l'œuvre dans les échanges moins polémiques où cette dimension est dormante mais non absente.

Ces préoccupations rappellent la réaction perelmanienne face à certains aspects du positivisme logique. L'opposition *fait / valeur*, à laquelle nous faisons allusion dans le

titre, résume assez bien la situation. Sur la couverture de *Personal Knowledge*, on peut lire cette formule, vraisemblablement due à l'éditeur : « A chemist and philosopher attempt to bridge the gap between fact and value, science and humanity ». Une préoccupation analogue se retrouve dans une remarque de Perelman à Ayer : « la distinction entre jugements de réalité et jugements de valeurs sans sa été stérilisante pour la philosophie » (Perelman 2012b : 50).

Au-delà du déplacement de l'antagonisme entre fait et valeur, il y a aussi, chez Perelman, un renversement de perspective, qui est d'origine méthodologique. Contrairement à Polanyi, la nouvelle rhétorique n'a pas pris pour point de départ le statut des discours scientifiques mais celui des textes utiles à la vie de la Cité. Ce n'est que marginalement et dans un second temps qu'il a dû apercevoir les possibles conséquences de ses propositions sur le statut des discours scientifiques. Et, dans cette perspective, ce décalage pourrait offrir un atout : un modèle argumentatif, initialement conçu pour décrire les débats philosophiques ou juridiques peut offrir un cadre susceptible d'être ensuite élargi aux disputes savantes.

Habituellement, l'opposition faits / valeur, conduit à accorder la priorité aux faits parce qu'ils peuvent faire l'objet d'un discours scientifique. Ce discours qui se veut objectif, vérifiable est susceptible de fournir les preuves les plus solides et, partant, l'accord le plus large, le plus incontestable. Perelman (1979 : 101–106) remarque cependant que c'est un trait spécifique à la culture occidentale moderne que de privilégier le critère du Vrai sur d'autres critères possibles (e.g. le Bien, le Juste, l'Utile) parce que ces derniers ne sont pas capables de provoquer le même type d'accords : cette manière d'évaluer la pertinence des discours comporte un risque, celui de sacrifier une vision plus riche et plus compétente de la réalité. S'inscrivant dans une réflexion sur la justice et sur les désaccords en philosophie, la NR ne pouvait évidemment pas prendre comme centre de gravité la Vérité, les Faits. Elle a donc limité, dès le départ, son projet à l'étude des techniques argumentatives indépendamment de leur fausseté ou de leur vérité. Ce que la NR nous demande, c'est surtout de *suspendre notre jugement* quant à la vérité / la fausseté (plus ou moins grandes), des thèses qui nous sont proposées. Mais, cette mise entre parenthèses de la recherche de la vérité ne signifie, en aucun cas, qu'à d'autres moments, certaines questions ne puissent être examinées, de manière extrêmement rigoureuse, sous l'angle de la vérité et de la fausseté ; notamment, dans le cadre d'une discipline scientifique donnée. En clair, nous étendons aux diverses disciplines scientifiques cette remarque fondatrice :

Rien ne nous permet de considérer *a priori* comme proportionnels les degrés d'adhésion à une thèse avec sa probabilité, et d'identifier évidence et vérité. Il est de bonne méthode de ne pas confondre, *au départ*, les aspects du raisonnement relatifs à la vérité et ceux qui sont relatifs à l'adhésion, mais de les étudier *séparément*, quitte à se préoccuper *ultérieurement* de leur interférence ou de leur correspondance éventuelles. C'est seulement à cette condition qu'est possible le développement d'une théorie de l'argumentation ayant une portée philosophique (TA, I : 5 ; nous soulignons).

C'est, à notre avis, par ce mécanisme que Perelman peut échapper au risque de pluralisme incontrôlé qu'il pointe chez Polanyi (comp. Dominicy 2007 : 4). Parce qu'elle peut rester limitée dans le temps, la suspension de jugement ne détruit pas la vérité des propositions les plus solidement établies. Elle ne détruit pas non plus l'unité du Vrai mais interroge notre capacité à nous représenter parfaitement cette unité. Cette prudence

remet en tout cas en question notre façon de nous représenter les relations entre les discours scientifiques (qui traiteraient du vrai) et les discours éthiques (qui traiteraient du préférable ou du vraisemblable).

Après Korzybski, Polanyi (1992 : 4 ou 81) fait cette éclairante remarque : la cartographie ne se confond pas avec le territoire mais cette indépassable imperfection n'empêche nullement que certaines cartes soient plus justes que d'autres. Il peut arriver aussi que les cartes puissent avoir des aspects forts différents sans pour autant être moins correctes (e.g. une carte politique et une carte hydrographique). C'est en ce second sens que nous proposons de comparer la cartographie que Plantin trace, très utilement, des différentes définitions de l'argumentation.

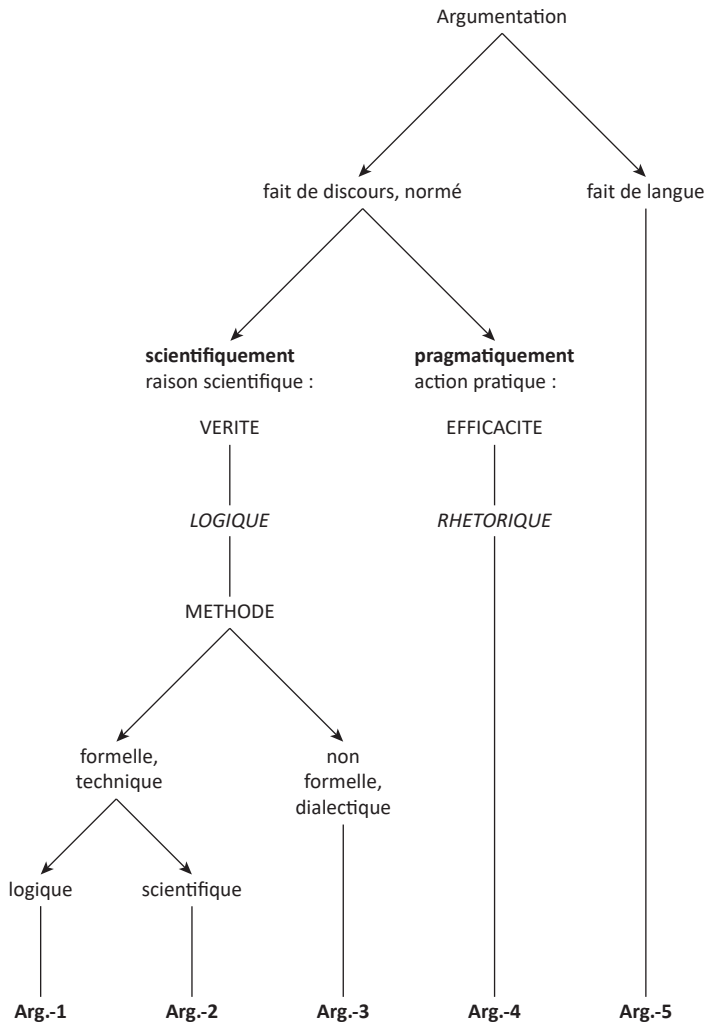


Figure 1 : *Les langages de l'argumentation* (Plantin 1990 : 147)

L'objectif prioritaire de Plantin est distinct du nôtre : il s'agit de cartographier, en fonction de l'opposition langue / discours, les études linguistiques consacrées à l'argumentation. Notre propos est, bien plutôt, d'utiliser ce schéma pour construire une représentation plus compatible avec les remarques que nous avons cru pouvoir faire sur la place des discours scientifiques dans le modèle proposé par la NR.

Lorsqu'on regarde la figure 1, on peut cependant se demander quel est l'embranchement principal dans le schéma de Plantin. S'agit-il de l'opposition *fait de discours / fait de langue* qui est hiérarchiquement première ou s'agit-il du couple *scientifiquement* (raison scientifique) / *pragmatiquement* (action pratique) qui est noté en gras comme pour attirer le regard ? Nos préoccupations nous conduisent à privilégier la seconde option, puisque c'est précisément la netteté de cette séparation qui pose question.

La figure 2 donne à voir, par contraste, le réaménagement suggéré par la NR.

On le voit, Perelman choisit comme embranchement principal une autre opposition fondée sur la différence entre deux types de langages : les inférences en langage formel qu'il étiquette *démonstration* et les inférences en langage naturel qu'il baptise *argumentation*. Cette opposition se comprend davantage comme un héritage de la philosophie du langage que comme une réflexion sur les études argumentatives telles qu'elles peuvent apparaître à un linguiste d'expression française à la fin des années '80. Dans la figure 1, cette opposition est présente mais à un niveau hiérarchique inférieur ; chez Plantin, elle reste comme subordonnée à l'opposition *scientifiquement / pragmatiquement*.

Le choix de Perelman se comprend, quant à lui, comme un écho de certains débats propres à sa discipline à un moment donné de son développement (logique formelle, positivisme logique). Et c'est précisément la prise de position de Perelman dans ce débat qui va le conduire à mettre au second plan l'opposition qui recoupe les doublets *scientifiquement / pragmatiquement* et *vérité / efficacité* (l'opposition qui sert de point d'entrée à Plantin). Comme le dit fort bien ce dernier (2004 : 67), Perelman construit sa conception (pas toujours explicite) des discours scientifiques en fonction des « besoins de [s] a cause », ce qui, dans la terminologie de Polanyi, pourrait s'appeler un *commitment*.

Cet engagement personnel est d'ailleurs explicite : les divisions du savoir telles que se les représente l'Occident des XIX^e et XX^e s. risquent de le couper des racines de sa culture philosophique : les Anciens conçoivent prioritairement la philosophie comme une poursuite de la sagesse et une aspiration à une Cité juste : « la dislocation de l'unité de la culture qui résulte en une dichotomie opposant la science aux autres aspects de l'activité humaine porte un coup fatal à la philosophie et à son très ancien idéal de raison pratique » (Perelman 1968 : 232). Si l'on veut non seulement revaloriser la démarche philosophique mais aussi retrouver cette unité fragilisée, il faut alors admettre que :

Chaque recherche scientifique s'insère dans une vision du monde et une méthodologie, qui ne peuvent se passer de jugements de valeur, d'appréciations préalables à toute théorie et à toute classification, à toute élaboration d'une terminologie appropriée (Perelman, cité par Dominicy 2007 : 21).

À ce point du raisonnement, on doit se demander comment éviter le relativisme absolu : si les discours scientifiques sont ainsi inclus dans une culture commune en quoi se distingueront-ils de discours poursuivraient des objectifs sans rapport aucun avec la recherche de la vérité ?

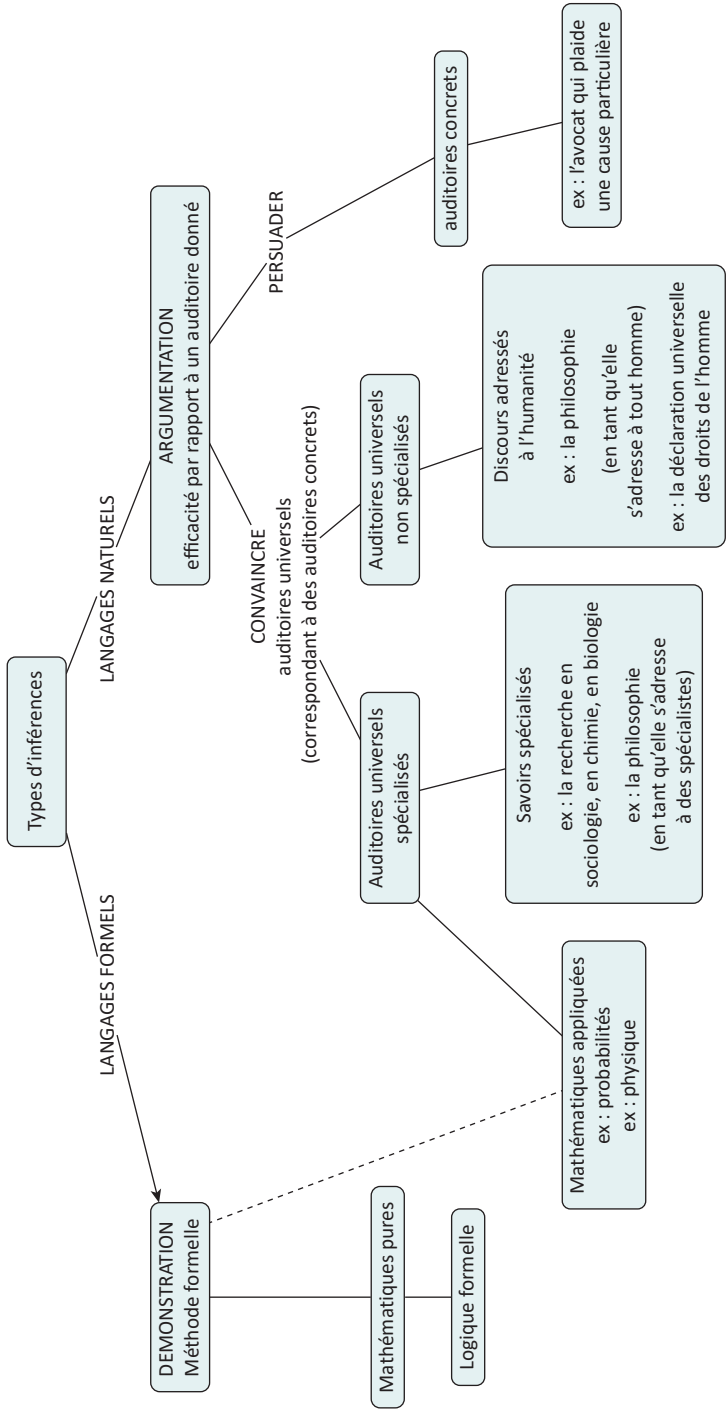


Figure 2 : Les différentes formes d'argumentation selon la NR (confection personnelle)

Dans la figure 2, l'opposition *vérité / efficacité* est remplacée par l'opposition *convaincre / persuader*. Ce couple *convaincre / persuader* tout en évoquant, une opposition traditionnellement admise, permet d'introduire un concept nouveau et construit de toutes pièces pour concilier l'inconciliable. L'auditoire universel a une qualité assez étrange : parce qu'il fonctionne comme une « notion confuse » il est à la fois Un et multiple, incarné et désincarné.

Les « notions confuses », héritées de Dupréel, ont d'abord été utilisées par Perelman pour gérer les incompatibilités entre les différents systèmes judiciaires qui, tous, aspirent à rendre la Justice (e.g. TA, § 33, 176 et sq.). Il faut donc distinguer, d'une part, la Justice en tant qu'idéal partagé par tous les hommes et différentes conceptions de la justice socio-historiquement situées. La Justice, avec une majuscule, fait songer à une idée, une forme, au sens platonicien du terme, à cette différence près que Perelman ne nous parle pas d'un Sage qui serait capable de contempler cette Idée éternelle. Les notions de Bien, de Vérité sont susceptibles de recevoir le même traitement.

L'opposition *auditoire universel de fait / auditoire universel de droit* (TA, § 7 : 41) s'exprime dans une autre notation mais elle correspond en fait au même mécanisme. Il y a d'une part, l'auditoire universel en tant qu'aspiration commune à tous les hommes et d'autre part, les *représentations* que peuvent s'en faire les êtres humains (à commencer par nous)...

Le rôle, capital, de cette opposition est plus facile à comprendre si on commence, à titre d'hypothèse, par *envisager* l'auditoire universel idéal *comme* un auditoire véritablement parfait, c'est-à-dire unique, éternel et omniscient. Face à un tel auditoire, les preuves d'un scientifique, aussi indubitables soient-elles, resteront toujours, au mieux, partielles. Face à l'immensité, Descartes n'aspire pas à connaître toute la Vérité mais toutes les vérités dont son esprit est capable. Si maintenant, on *imagine* l'auditoire universel comme l'ensemble des êtres de raison, on doit se demander si cet ensemble comprend, ou non, les morts et les générations à venir ; même si on répondait par la négative et qu'on acceptait de se trouver face à un auditoire dont la composition change à chaque instant, on se trouverait encore malgré tout devant des difficultés insurmontables. Cet auditoire, dans son écrasante majorité, n'est pas spécialisé en physique ; est-il dès lors capable de donner, en connaissance de cause, son consentement à la théorie de la relativité ou à la loi de la gravitation universelle ? S'il a entendu parler de ces théories et s'il les admet, n'est-ce pas plutôt parce qu'il a cédé à un argument d'autorité ? Même si on les suppose vraies, l'initiation à ces théories et leur vulgarisation relèvent du domaine de l'éducation que Perelman a nettement annexé à l'empire rhétorique (TA, § 12 : 71 ; Perelman 1953 : 321–322). Remarquons bien que, en lui-même, le caractère rhétorique de ce moyen de preuve n'enlève rien à l'(éventuel) bienfondé d'une théorie scientifique. Les chercheurs en physique, quant à eux, font *comme si* leurs arguments s'adressaient à tous en supposant que chaque homme qui aurait reçu la même formation qu'eux devrait aboutir aux mêmes conclusions (TA, § 7 : 44–45). Le savant qui parvient à imposer une thèse originale et décisive pour sa discipline ne s'adresse pas au même auditoire universel que le vulgarisateur qui, par la suite, s'efforcera de transmettre cette même proposition au plus grand nombre. L'idée d'une coexistence entre divers auditoires universels est d'ailleurs présente dans les textes néo-rhétoriques : il y a ainsi un « auditoire univer-

sel de Sartre (TA, § 7 : 46) et les auditoires universels de différents individus peuvent fort bien entrer en concurrence » (TA, § 7 : 46 ; voir aussi Perelman, 2012b : 306).

Perelman insiste sur un point : l'auditoire universel n'est « jamais réel, actuellement existant » (2012b : 76). Comme le dit fort justement Danblon, c'est « une coque vide » (Danblon 2004 : 26). Mais cette coque vide, qui reste irrémédiablement hors de notre portée, est cependant capable d'attirer toutes sortes de discours fondés sur des *représentations*, multiples et variées, de l'auditoire universel. Et les hypothèses que nous avons imaginées dans le paragraphe précédent ne sont que quelques exemples de cette multiplicité possible. Ces représentations varient en fonction des sociétés, car l'orateur est toujours embarqué dans une époque, dans un langage et dans une communauté (fût-elle scientifique). Ces représentations peuvent, au sein d'un même groupe, différer selon les individus (TA, § 7 : 43), voire évoluer sensiblement au cours d'une même vie. C'est en ce sens que, sur la figure 2, il nous a semblé indispensable de mettre le terme auditoire universel au pluriel afin de résister à la tentation, bien humaine, de calquer l'auditoire universel sur les vérités auxquelles nous adhérons et qui, comme par hasard, correspondent à ce que notre société admire, *hic et nunc*, comme le plus certain – tout en admettant qu'elles n'ont pas été admises de toute éternité et que, tôt ou tard, une bonne part de ce savoir semblera obsolète.

Mais venons-en, plus précisément, aux conséquences de ce dispositif. Aux *utilisations pragmatiques* de l'argumentation, la figure 1 oppose *la raison scientifique* (qui recherche la vérité). Cet axe se subdivise ensuite en a) *scientifique et technique* ; b) *non formelle et dialectique*. Cette double dichotomie, nous l'avons vu, est précisément ce que Perelman souhaite éviter.

Une place particulière doit être trouvée pour la philosophie, non seulement en tant que discipline académique, mais aussi en tant que discours censé s'adresser à tout être de raison et, en même temps, orienté vers la vie civile. Conformément au *commitment* perelmanien, la recherche non formelle et dialectique de la vérité (mais aussi du juste) cesse d'apparaître comme un exercice de la raison qui serait de second rang et dangereusement séparé de l'action ; l'exercice de la raison pratique retrouve son unité. Ainsi, dans la figure 1, la Déclaration Universelle des droits de l'Homme (DUDH) pourrait se retrouver soit dans la catégorie de la raison dialectique (qu'il faudrait considérer comme une spéculation sur l'idée de Justice) soit dans la catégorie de la rhétorique (en tant qu'elle cherche à influencer sur des comportements et non pas seulement à définir le Bien ou le Juste). Du point de vue perelmanien, au-delà de l'opposition *vérité / efficacité*, la DUDH relève de la conviction puisqu'elle s'adresse à tout homme sans pour autant être démonstrative. Autrement dit, elle relève, *ipso facto*, de l'auditoire universel. En effet, comme le statut de discours adressé à l'auditoire universel dépend uniquement des *représentations* de l'orateur¹, il reste, sous cet angle, hors de portée de critiques qui y verraient la manifestation d'une tradition culturelle particulière. Ces critiques ne laissent pas pour autant intact le projet de la DUDH mais c'est au niveau de l'adhésion

¹ Si l'auditoire est la représentation (pas forcément stabilisée) que s'en fait l'orateur, le texte n'en est qu'une trace laissée à l'interprétation de lecteurs qui peuvent y projeter leur propre représentation de l'auditoire universel. L'identification des intentions de l'orateur est, bien évidemment, hautement problématique. C'est une grande faiblesse de la notion d'auditoire à moins qu'on ne l'envisage comme un appel à la prudence ou une manière des cartographier les désaccords résultant de présupposés philosophiques incompatibles.

de l'aulitoire que se trace une ligne de partage : un discours adressé à un auditoire envisagé comme universel (et donc, en principe, unique) se heurte à des récalcitrants qui produisent un discours conçu pour plaire à un autre auditoire (qui peut se vouloir universel). Cette possible césure entre l'auditoire que l'orateur imagine et son auditoire réel rend compte d'une forme d'incommunicabilité entre les être².

Conçu prioritairement pour examiner des désaccords d'ordre éthique, le mécanisme peut ensuite se répercuter dans le domaine du savoir mais à certaines conditions. Prenons un cas extrême : lorsque Ptolémée affirme que la Terre se trouve au centre de l'univers, nous devons reconnaître que, de toute façon, son discours s'adresse à l'auditoire universel ; en effet, nous avons admis qu'il suffit que l'orateur se tourne vers l'auditoire universel (tel qu'il peut se le représenter) pour relever de cette catégorie. La question de savoir si cette théorie correspond ou non à la réalité dépasse, en principe, le programme de la NR (décrire des « techniques discursives ») ; le fait qu'un Occidental vivant au XXI^e siècle n'ait guère de doute sur ce point ne devrait pas fondamentalement changer la donne.

Cependant, et c'est essentiel, la limite méthodologique que s'impose la NR, en songeant à des matières plus douteuses, ne signifie nullement que sur des questions qui s'y prêtent, d'autres méthodologies (e.g. un dispositif expérimental) ne puissent ensuite prendre le relais pour répondre (de façon éventuellement rigoureuse) à cette question. Ce qui pourrait par contre relever de la NR, c'est que, *au nom* de l'auditoire universel, certains auditoires particuliers ont, pendant des siècles, accepté le modèle géocentrique, alors que d'autres auditoires particuliers, depuis des siècles, la refusent en se revendiquant, elles aussi, de l'auditoire universel. Dans le second cas, les individus se représentent l'auditoire universel comme ayant accepté la révolution copernicienne car eux-mêmes ou les spécialistes auxquels ils font confiance ne peuvent que constater la force des preuves scientifiques avancées. Malheureusement, les calculs de Copernic ne peuvent plus être présentés à Ptolémée ni à ceux qui, au cours du temps, ont pensé comme lui ; sous cet angle, l'accord de l'auditoire universel « de fait » reste donc irrémédiablement hors de portée. À la lecture des argumentaires, on peut par contre tracer une ligne de partage entre deux représentations historiquement situées de l'auditoire idéal.

En définitive, c'est parce que, au départ, elle tient à distance le modèle des sciences expérimentales que la réorganisation perelmanienne permet, *a posteriori*, d'envisager d'autres organisations du savoir, d'autres articulations entre les discours portant sur les *faits* / les *valeurs*. Dans tous les cas, même dans le cas des sciences, la NR nous met en garde : « il est toujours aventureux d'identifier avec la logique l'argumentation à l'usage de l'auditoire universel, tel qu'on l'a conçu soi-même » (TA, § 7 : 43). Au-delà des bonnes résolutions, le conseil n'est pas facile à mettre en œuvre car on est rarement maître de ses présupposés. Dans une conception sinocentrique du monde, on risque fort de penser : « Tout le monde est égal sous le ciel [du Céleste empire] ». Et il est difficile de croire que les Chinois de l'époque impériale aient le monopole. Chaque homme porte en lui cette distinction-confusion qu'Ovide (*Fastes* II, 684) avait poétiquement tracée autour de la Ville éternelle :

² Le TA (§ 28 : 151) place ces situations sous le titre « pétition de principe » envisagée, non en termes logiques, mais en termes rhétoriques.

Romanae spatium est urbis et orbis³.

La théorie perelmanienne de l'argumentation conduit à introduire une distinction utile entre a) l'auditoire universel en tant que concept théorique et b) la multitude des auditoires universels « incarnés » (Perelman 2012b : 76 et 77 ou TA, § 7 : 44) que la théorie de l'argumentation peut avoir à décrire. Penser que le Ciel puisse se borner au territoire de l'Empire auquel on appartient ou encore estimer que les limites de sa Ville coïncident avec celles du monde ne revient pas forcément à nier l'immensité de l'univers. Pour être un principe régulateur efficace, l'auditoire universel doit, lui aussi, entretenir l'ambiguïté : d'une part, il doit pouvoir accueillir et décrire les différents auditoires universels « de fait » en tant que reflets des certitudes de communautés humaines diverses ; d'autre part, il doit continuer à pointer vers un auditoire idéal, un auditoire aussi désincarné que possible, l'auditoire universel « de droit » qu'il faut alors renoncer à définir.

BIBLIOGRAPHIE

- DANBLON Emmanuelle, 2004, *La nouvelle rhétorique de Perelman et la question de l'auditoire Universel*, (in :) *Perelman, Le Renouveau de La Rhétorique*, Michel Meyer (éds), Paris : Puf, 21–37.
- DOMINICY Marc, 2007, *Perelman et l'école de Bruxelles*, http://digitheque.ulb.ac.be/fileadmin/user_upload/Web_Bibliotheques/images/bibliotheques/BECS/Perelman/Marc_Dominicy_Article_Perelman.pdf (consulté le 9.07.2017).
- LATOUR Bruno, 1995, *La science en action*, traduit de l'américain par Michel Biezunski, Paris : Gallimard.
- MEYER Michel, 1999, *Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*, Paris : Le Livre de Poche.
- PERELMAN Chaïm, 1953, La vulgarisation scientifique, problème philosophique, *Alumni* 21(4) : 321–323.
- PERELMAN Chaïm, 1968, *Polanyi's Interpretation of Scientific Inquiry*, (in :) *Intellect & Hope. Essays in the Thought of Michael Polanyi*, Thomas A. Langford, William H. Poteat (éds), Duham : Duke University Press, 232–241.
- PERELMAN Chaïm, 1979, *Scientific Methodology and Open Philosophy*, (in :) *The New Rhetoric and the Humanities. Essays on Rhetoric and its applications*, traduit du français par William Kluback, Dordrecht : Reidel.
- PERELMAN Chaïm, 2012a [1977], *L'empire rhétorique : rhétorique et argumentation*, Paris : Vrin.
- PERELMAN Chaïm, 2012b, *Rhétoriques [articles publiés entre 1945 et 1969]*, Bruxelles : éd. de l'Université.
- PERELMAN Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA Lucie, 2008, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles : éd. de l'Université.
- PLANTIN Christian, 1990, *Essais sur l'argumentation*, Paris : Kimé.
- PLANTIN Christian, 2004, *Sans démontrer ni (s') émouvoir*, (in :) *Perelman ; Le renouveau de la rhétorique*, Michel Meyer (éds), Paris : Puf, 65–80.
- POLANYI Michael, 1992, *Personal Knowledge. Towards a Post-Critical Philosophy*, Chicago : The University of Chicago Press.

³ L'espace de la ville de Rome et le cercle du monde coïncident ; je traduis.